

PAUL VERCHÈRES

# Un seul soulier



BeQ

**Paul Verchères**

Les aventures extraordinaires de  
Guy Verchères # HS-083

# **Un seul soulier**

L'Arsène Lupin canadien-français

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Littérature québécoise*  
Volume 604 : version 1.0

# **Un seul soulier**

Collection *Guy Verchères*  
gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

# I

Paul entra dans l'appartement qu'il partageait avec son cousin.

Guy Verchères était déjà là.

- Bonsoir, Guy.
- Bonsoir, Paul.

Le journaliste de Police Journal déposa sa serviette sur une chaise.

- Hé Guy !
- Oui, Paul.
- Tu sors ce soir ?
- Non.
- Alors, tu viendras avec moi,
- Où ?
- À Boucherville. J'ai un reportage à faire. Je dois aller voir une vieille dame. Le Boss m'a

prêté son char.

Guy jeta un coup d'œil par la fenêtre, puis :

– À quelle heure pars-tu ?

– Vers sept heures et demie.

– Tu reviendras tard ?

– Oh non, neuf heures au plus tard.

Guy Verchères, ex-gentleman cambrioleur, qu'on avait dans le temps surnommé l'Arsène Lupin canadien, surnom qui lui était d'ailleurs resté, accepta l'invitation de son cousin.

– Il y a quelque chose à manger ? demanda Paul.

– Presque rien.

– Alors, allons manger au café. Nous partirons ensuite.

– Très bien.

Le café dont il parlait, situé non loin de chez Verchères, était bondé de monde.

Ils durent attendre de longues minutes avant de pouvoir se faire servir.

Mais leur tour arriva enfin.

Lorsqu'ils eurent terminé leur repas, Guy regarda l'heure.

– Presque huit heures.

– Il va falloir faire vite, la pauvre femme va m'attendre.

– Bah ! Boucherville n'est qu'à dix milles. En vingt minutes, nous nous rendons là.

Les deux cousins montèrent dans le petit coupé qui se trouvait stationné devant leur porte.

Paul s'installa au volant.

Guy prit place à ses côtés.

Lentement la voiture se dirigea vers le pont Jacques-Cartier.

Lorsqu'ils furent sortis du pont, Paul se mit à faire plus de vitesse.

– Ne va donc pas si vite, Paul.

– Mais je suis en retard.

– Et puis après. Tu m'as dit que ce n'était qu'un reportage insignifiant.

- Je sais, mais...
- Mais, mais, il t'arrivera un accident.
- Bah, le chemin est beau.
- Tu fais du soixante-dix. Et puis, les lumières n'éclairent pas très bien.

Il faisait déjà noir, car on était en novembre.

Paul ralentit l'allure de la voiture.

Tout à coup, il arrêta net.

Il se tourna vers Guy.

– Tu as vu ?

– Je crois que nous avons vu la même chose.

– Une main ?...

– Oui, on aurait dit un bras qui sortait du fossé.

Guy ouvrit la portière.

– Je vais voir ce que c'est.

Il sortit et alluma sa lampe de poche.

Il revint au bout de quelques secondes.

– Viens ici Paul.

Le journaliste obéit.

Au ton de son cousin, il sentait bien que quelque chose s'était passé.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– On ne s'était pas trompé !

– Comment cela ?

Guy indiqua un objet noir du doigt.

– Un homme.

– Un accident ?

– Oui, sans doute un de ces chauffards.

– Il est mort ?

– Non.

Guy regarda son cousin.

– Tu vas laisser faire ton interview.

– Comment ça ?

– Nous ne sommes pas pour laisser cet homme ici. Nous allons le transporter.

– Où, où ?... à l'hôpital.

Paul soupira :

– Très bien.

Guy prit l'homme par les épaules et Paul par les pieds.

Ils l'emmenèrent jusqu'à la voiture.

Ils l'installèrent sur le siège arrière.

Paul reprit le volant.

Il fit demi-tour.

– C'est maintenant le temps de faire de la vitesse.

Paul ne se le fit pas redire.

Bientôt l'aiguille indicatrice pointait sur le quatre-vingt.

Dix minutes plus tard, ils arrivaient à l'hôpital.

Des infirmiers vinrent chercher le blessé.

Il n'avait pas encore repris connaissance.

Guy et Paul suivirent les infirmiers jusqu'à la chambre où ils menaient le malade.

Un docteur s'approcha :

– Un accident ?

– Je suppose, dit Guy, nous l'avons ramassé

sur la route.

— C'est bien messieurs. Aimeriez-vous à laisser votre nom ?

— Non, non, ce n'est pas nécessaire.

Pendant que le docteur commençait son examen, les deux cousins s'éloignèrent.

Soudain, ils s'arrêtèrent net.

Le docteur les avait rappelés.

— Restez ici, commanda-t-il.

Puis se tournant vers un infirmier :

—appelez la police provinciale, garde, aidez-moi, il faut pratiquer une opération d'urgence.

— Qu'est-ce qu'il y a docteur ?

Le médecin répondit :

— Ce n'est pas un accident ?

— Comment ça ?

— Cet homme a été victime d'un attentat. On a tenté de l'assassiner.

Voilà donc encore Verchères mêlé à une affaire de crime.

Qu'en résultera-t-il ?

Qui est cet individu que lui et son cousin ont ramassé sur la route ?

## II

Guy et Paul durent attendre l'arrivée de la police.

Comme le corps avait été trouvé hors de l'île, l'hôpital appela la police provinciale.

Dix minutes plus tard, Théo Belœil, le chef de l'escouade provinciale des homicides arrivait avec deux de ses hommes.

Il demanda à parler au docteur Martin.

— Il descend ! Il vient de terminer une opération.

Belœil se rendit dans la salle d'attente.

Le docteur parut enfin.

Belœil se présenta :

— Police, Théo Belœil, chef de l'escouade provinciale des homicides.

— Docteur Martin.

Les deux hommes se serrèrent la main.

– Vous nous avez appelés docteur ?

– Oui, j'ai un curieux de cas entre les mains.

– Comment cela ?

– Deux hommes que je ne connais pas sont arrivés tout à l'heure. Il y avait un homme blessé sur le siège arrière de leur voiture.

– Ah !

– Ils prétendent avoir trouvé cet homme étendu sur la route.

– C'est curieux.

– Mais après l'examen, je me suis aperçu que l'homme avait été poignardé.

– Quoi ?

– Dans le dos, sur le côté du cœur. J'ai dû pratiquer une opération.

– Vous avez réussi ?

– Je le crois. Mon patient devrait vivre.

– Et ces deux hommes ?

– Je les ai retenus là-haut.

– Cette affaire de corps trouvé sur la rue me semble louche.

– Vous croyez que ce sont eux qui peuvent...

– Mon flair de policier me trompe rarement.

– Alors suivez-moi.

Ils prirent l'ascenseur et montèrent au deuxième.

Guy et Paul Verchères étaient toujours là, le dos tourné à l'ascenseur.

Le docteur se pencha vers Belœil :

– Ils sont là.

– Merci.

Belœil s'avança d'un pas décidé.

Il mit ses mains sur les épaules des deux hommes et dit brusquement :

– Police !

Calmement Guy se retourna :

– Tiens, bonsoir Théo.

Belœil marqua sa surprise :

– Guy Verchères... et toi aussi Paul.

– Bonsoir monsieur Belœil.

Tout à coup, le gros Théo s'aperçut que le docteur assistait à la scène de loin.

Il prononça à haute voix :

– Messieurs, laissez-moi vous dire que je ne crois pas à votre histoire de corps ramassé sur la route.

– Quoi ?

– J'aimerais bien vous poser quelques questions privément.

Belœil faisait des signes d'intelligence aux deux cousins :

Puis il se tourna vers le docteur :

– Ah docteur, vous êtes encore là. Y aurait-il possibilité d'avoir un endroit tranquille où je pourrais causer avec ces deux hommes ?

– Oui, je peux vous laisser mon bureau.

Ils suivirent le docteur Martin.

Lorsqu'ils furent seuls dans le bureau, Guy regarda Théo :

– Vas-tu m'expliquer...

– Ce n'est rien, une erreur de ma part.

Guy comprit.

Il regarda Paul en riant.

– Je gage qu'il s'était encore mis les pieds dans les plats.

– Le temps n'est pas aux plaisanteries, dit Belœil. Que s'est-il passé ?

– Nous n'en savons pas plus long que toi.

– Mais enfin, ce corps, où l'avez-vous pris ?

Paul répondit :

– J'allais faire un reportage à Boucherville. En route nous avons aperçu ce qui nous semblait être une main. Nous sommes arrêtés et nous avons ramené cet homme.

– C'est tout, dit Guy.

Belœil se gratta la tête d'un air embarrassé :

– Qui est cet homme ?

Guy se leva :

– Théo, tu perds ton temps. Nous n'en savons

pas plus long. Interroge le docteur, cherche, je ne sais rien.

— C'est quand même toi qui as trouvé le corps ?

— Je ne dis pas le contraire. Aussi j'ai bien l'intention d'éclaircir cette affaire.

Paul leva les deux bras en l'air,

— Il me semblait aussi.

Belœil sourit :

— C'est vrai Guy ?

Paul se dirigea vers la porte.

— Alors messieurs, je vous souhaite le bonsoir.  
Je ne t'attends pas Guy, car je sais que tu entreras tard.

Il se tourna vers Belœil :

— Vous n'avez plus besoin de moi ?

— Non.

— Bonsoir.

Il sortit.

Belœil se dirigea à son tour vers la porte.

— Allons voir le docteur.

Ils sortirent.

Belœil présenta Verchères au docteur.

— Mais vous m'aviez dit que vous pensiez que...

Verchères sourit :

— Il fait rarement erreur, mais cette fois-ci, il s'est trompé.

Belœil ne releva pas la remarque de l'Arsène Lupin canadien.

— Le blessé n'a pas repris connaissance, docteur.

— Non.

— Avez-vous fouillé ses vêtements ?

— Tout ce qu'il avait dans ses poches, est sur le bureau.

— Pouvez-vous me le remettre ?

— Oui.

Le docteur entra dans la chambre.

Il en ressortait quelques secondes plus tard.

Il emmena Verchères et Belœil dans son bureau,

— Tenez, c'est tout ce qu'il avait.

Il mit ça sur le pupitre.

Une pipe, un petit porte-clefs, quelques sous, et un petit étui en cuir.

Belœil l'ouvrit aussitôt.

Il y avait trois compartiments.

Un était vide, dans les deux autres, il y avait des photographies.

Une photographie d'enfant et l'autre...

Le docteur s'écria :

— C'est lui... c'est son portrait.

Belœil le sortit de l'étui.

— Si l'homme ne reprend pas connaissance, nous nous en servirons pour l'identifier.

Le docteur sembla hésiter, puis, il dit :

— Il y a quelque chose que j'ai trouvé curieux.

— Quoi donc ?

— Eh bien, quand l'homme est arrivé à

l'hôpital, il n'avait qu'un seul soulier.

Verchères dit :

Moi aussi j'ai remarqué la même chose.

Belœil demanda :

– Veux-tu dire que tu l'as trouvé avec un seul soulier ?

– Non, je ne pourrais pas affirmer cela. Je ne m'en suis aperçu que lorsque les infirmiers ont sorti le corps de l'automobile.

Belœil haussa les épaules :

– Après tout, c'est sans importance.

– Comment sans importance. Au contraire, répliqua brusquement Guy.

Il se tourna vers le docteur :

– Puis-je me servir de votre appareil, docteur ?

– Certainement.

Il décrocha le téléphone.

Il signala un numéro.

– Allô ?

– Allô Paul.

- C'est moi.
- Guy.
- Qu'est-ce qu'il y a ?
- Tu as toujours l'automobile avec toi ?
- Oui, je ne la remets que demain.
- Pourrais-tu descendre et aller voir à l'arrière de l'auto.
- Pourquoi ?
- L'homme que nous avons ramassé a perdu un de ses souliers.
- Inutile d'aller voir.
- Pourquoi ?
- Quand nous avons transporté l'homme dans la voiture, il manquait déjà un soulier.
- Tu es sûr ?
- Certainement. Tu te rappelles, tu as pris l'homme par les épaules et moi par les pieds.
- Tu as raison.
- C'est tout ?
- Oui, je te remercie infiniment.

Guy raccrocha.

Il se tourna vers Belœil :

– Eh bien ? demanda ce dernier.

– Lorsque nous avons trouvé l'inconnu, il lui manquait un soulier.

– Et puis après ?

– Après ? Eh bien nous allons monter dans ta voiture et aller du côté de Boucherville. Si le soulier n'est pas à l'endroit où l'on a découvert le cadavre, c'est que ceux qui l'ont attaqué l'ont emporté. Donc, tu vois l'importance.

– Tu as raison, allons-y.

Il se tourna du côté du docteur :

– Vous nous excuserez docteur.

– Allez messieurs.

Ils descendirent à la hâte.

Belœil donna un ordre à ses deux hommes.

– Restez tout près de la chambre du malade et vous Cormier, venez avec nous.

Le sergent Cormier monta à l'arrière.

Verchères prit place aux côtés de Belœil qui était au volant.

Quelques secondes plus tard, l'auto partit en trompe.

Y a-t-il un mystère dans cette affaire de soulier ?

Les assassins l'auraient-ils emporté ?

### III

— Tu vas te souvenir de l'endroit ? demanda Belœil à Verchères.

L'Arsène Lupin canadien répondit :

— Je ne puis me tromper, c'était dans une courbe.

— Ah !

— Mon cousin a ralenti pour tourner.

— Bon.

Ils roulerent pendant encore cinq bonnes minutes.

Tout à coup, Guy s'écria :

— C'est ici.

Belœil ralentit.

— Fais marche arrière un peu.

La machine recula.

Verchères cria :

– Stop !

L'automobile arrêta.

Les trois hommes descendirent.

Ils avaient chacun une lampe de poche.

Verchères s'avança le premier.

Soudain il se pencha :

– Tu l'as trouvé ? demanda Belœil.

– Non, mais je vois des traces de pas.

Belœil s'approcha.

Verchères déclara :

– Il n'y a pas à dire, il y avait une femme dans cette affaire.

Belœil se pencha :

– Tu as raison, dit-il.

– Une femme qui porte des souliers avec des talons cubains.

– Oui. Mais des milliers de femmes portent des souliers avec des talons cubains.

– Je sais.

Verchères continua d'examiner.

– Aussi une piste d'homme.

– Oui.

Verchères sortit une feuille de papier et un crayon. Il calqua les deux empreintes et mit la feuille dans sa poche.

Belœil se tourna vers le sergent.

– Nous cherchons un soulier... un soulier d'homme.

– Bien.

Les trois hommes commencèrent leurs recherches.

Ils fouillèrent les alentours pendant presque un quart d'heure.

Ils ne trouvèrent rien,

– Tu as raison, déclara Belœil. Ce soulier doit être la clef de l'affaire.

– J'en suis persuadé, fit Verchères.

– Mais comment retrouver le soulier ?

— Voilà l'affaire. Retournons à Montréal, nous y penserons en route.

Ils remontèrent en voiture,

Belœil fit demi-tour et l'automobile repartit en direction de Montréal,

Tout à coup Verchères s'écria :

— J'ai une idée.

— Quoi ?

— Va à l'hôpital et demande l'autre soulier.

Prépare une photo et fais-la publier dans les journaux,

— Oui, c'est une bonne idée. C'est ce que je vais faire pour le moment.

— C'est ce qu'il y a de mieux. Demain, nous pourrons réfléchir à notre affaire et peut-être que l'inconnu pourra parler.

— Je l'espère.

Rendu à Montréal, Verchères demanda :

— Tu peux me laisser chez moi ?

— Mais certainement,

Et quelques minutes plus tard, Guy Verchères, après avoir répondu aux nombreuses questions que lui posait son cousin, se mit au lit pour s'endormir paisiblement.

\*

Vers neuf heures, Paul Verchères se leva :

- Tu te lèves tout de suite, Guy ?
- Non, je vais dormir encore un peu.
- Comme tu voudras.

Paul se fit à déjeuner.

Pendant qu'il mangeait, la sonnerie du téléphone résonna :

- Allô Guy ?
- Non c'est Paul.
- Guy est là ?
- Oui, un instant.

Paul alla réveiller son cousin.

Guy répliqua violemment :

- Je t'ai dit que je voulais me reposer.
  - Mais on te demande au téléphone.
  - Qui ?
  - Je crois que c'est Belœil.
  - Bon, qu'est-ce qu'il veut ?
  - Je ne le lui ai pas demandé. C'est à toi qu'il veut parler.
  - Bon, bon, j'y vais.
- Guy se leva et se dirigea vers le téléphone.
- Allô ?
  - Guy ?
  - Oui.
  - Ici Belœil.
  - Tu n'es pas capable de laisser dormir les gens.
  - Mais il passe neuf heures. Tu deviens paresseux.
  - Bon, bon, qu'est-ce qu'il y a ?
  - J'ai reçu un téléphone du docteur Martin.

- Et puis ?
  - L'opération a très bien réussi.
  - Ah !
  - Le blessé a repris connaissance. C'est un dénommé Édouard Des Marais.
  - Il peut parler ?
  - Oui, oui, nous pouvons le voir. Alors, j'ai pensé que ça pouvait t'intéresser.
  - Mais certainement que ça m'intéresse.
  - Alors, rends-toi à l'hôpital.
  - Pour quelle heure ?
  - Mettons...
- Belœil hésita. :
- Dix heures quinze ?
  - Entendu.
  - À tout à l'heure.
  - C'est ça !
- Il raccrocha.
- Qu'est-ce qui se passe ? demanda Paul.

– Nous allons interroger le blessé. Il a repris connaissance.

– S'il y a quelque chose de sensationnel, laisse-le-moi savoir.

– N'aie point crainte.

– Je passe l'avant-midi au journal.

– Entendu.

Paul mit son paletot et sortit.

Guy alla s'habiller puis se prépara à déjeuner.

À dix heures moins dix il partit pour l'hôpital.

Belœil était déjà arrivé.

Il attendait l'Arsène Lupin canadien dans le bureau du docteur Martin.

Verchères alla les rejoindre.

Le docteur Martin leur dit :

– Attendez-moi ici, je vais aller voir si mon patient est réveillé.

Le docteur sortit.

Belœil déclara :

– J'ai hâte de savoir ce qu'il va nous raconter.

— Moi, j'ai idée que nous n'apprendrons pas grand-chose.

La porte s'ouvrit.

Le docteur parut.

— Si vous voulez me suivre, messieurs, monsieur Des Marais vous attend.

Qu'est-ce que monsieur Des Marais va raconter ?

Verchères apprendra-t-il quelque chose qui pourra le guider dans son enquête ?

## IV

— Bonjour monsieur Des Marais, fit Belœil en entrant.

Des Marais essaya de se soulever.

Il murmura :

— Bonjour.

— Je suis Théo Belœil de la Police, et voici l'homme qui vous a ramené hier. C'est Guy Verchères !

— Il ouvrit de grands yeux.

— L'Arsène Lupin canadien ?

— Justement.

— Ah !

Belœil et Verchères s'assirent près du lit.

Le docteur Martin les laissa seuls.

Belœil commença :

– Monsieur Des Marais ?

– Oui ?

– Pouvez-vous nous raconter exactement ce qui s'est hier ?

– Oh, je n'ai pas grand-chose à raconter...

– Vous devez certainement savoir qui vous a attaqué ?

Il hésita, puis :

– Oui, je le sais.

– Commençons au début, voulez-vous ?

– Oui.

– Ce sont des gens que vous connaissez ?

– Voici, je demeure à Québec.

– Vous êtes marié ? demanda Verchères.

– Oui, je suis père d'un fils.

– Continuez.

Le blessé reprit :

– J'étais de passage à Montréal. Hier, lors du repas du midi à l'hôtel Windsor, un homme et une femme sont venus s'asseoir près de moi.

L'homme m'a regardé quelques minutes, puis  
m'a dit :

– C'est curieux mais je crois vous avoir déjà  
rencontré.

Je regardai l'homme, je ne le connaissais pas.  
Il continua cependant :

– Ce doit-être chez un ami...

– À Québec ?

– Oui, je demeure à Québec.

– Ah !

– Il y a peut-être un mois de ça, je crois...

Alors je me souvins qu'il y a environ un mois,  
j'étais allé dans une soirée chez un dénommé  
Valdor.

– Ce ne serait pas chez monsieur Valdor...  
Hector Valdor.

– Justement, dit la femme blonde, je me  
souviens. Votre nom déjà ?

– Édouard Des Marais.

Le blessé s'interrompit.

Verchères demanda :

– Se sont-ils présentés ?

Des Marais reprit :

– Je me souviens que l'homme s'appelait Hervé et la demoiselle Louise.

– Ensuite, que s'est-il passé ?

– Ils ont insisté pour payer mon repas. Ils ont causé avec moi. Nous avons pris quelques consommations. Ils ne me laissaient pas d'un pouce. Plus ça allait, plus je me disais que je n'avais jamais vu ces deux personnes.

– Et maintenant ?

– Je suis certain de ne pas les avoir connues.

Bon continuez.

– Un instant, pouvez-vous me donner un verre d'eau ?

– Certainement.

Belœil se leva.

Il prit le pot d'eau glacée et en versa un verre.

Il le donna à Des Marais.

— Merci.

Il but et remit le verre à Belœil.

Théo revint prendre sa place près du lit.

— Vous pouvez continuer :

— Oui.

Il y eut une pause.

Le malade reprit :

— Je commençais à trouver la conduite du couple un peu curieuse. D'autant plus que l'homme regardait souvent mon jonc que j'avais au doigt. Je commençai à avoir peur. Je prétextai une sortie et me dirigeai vers la salle des hommes. Alors j'eus une idée. Je glissai mon jonc et mon argent dans mon soulier.

Belœil regarda Verchères.

— Je commence à comprendre,

— Il est temps...

Des Marais continua :

— Vers six heures, je voulus partir. Mais ils insistèrent pour souper en ma compagnie.

– Vous partirez après, dit la jeune fille.  
– Nous irons vous reconduire en voiture.  
Notre automobile est à la porte.

Je protestai :

– Ce n'est pas nécessaire.

Mais ils insistèrent.

Je soupirai en leur compagnie puis je montai dans leur voiture. Mais au lieu de me conduire où je leur avais demandé, ils s'engagèrent sur le pont Jacques-Cartier.

– Vous vous trompez !

– Nous nous allongeons de cinq minutes seulement. J'ai une petite commission à faire.

Je ne protestai pas mais je surveillais la moindre opportunité pour m'échapper. Tout à coup, après avoir dépassé une petite ville...

– Longueuil ? dit Verchères.

– Oui c'est ça, Longueuil. La voiture s'arrêta brusquement. L'homme sortit un revolver de sa poche et se tourna vers moi.

– Descendez !

– Mais...

– Descendez.

Je me vis forcé d'obéir. Je sortis. L'homme descendit aussi. Soudain une voiture venait de notre côté. Je profitai d'un moment où la voiture passait pour tenter ma chance. Je décrochai un coup de pied sur le poignet de l'homme. Le revolver vola au loin. Mais avant que j'aie eu le temps de m'en saisir, la jeune fille était sur moi, un poignard à la main. Elle me frappa à deux reprises. Je tombai sur le bord de la route. Ils me traînèrent jusqu'au fossé et là se mirent à me fouiller. Ils mirent assez de temps avant de s'apercevoir que j'avais caché le tout dans mon soulier. Mais lorsqu'ils s'en aperçurent ils m'arrachèrent le soulier et disparurent dans leur auto. C'est tout. Vous savez le reste mieux que moi.

Verchères continua :

– Nous vous avons ramassé quelques minutes plus tard.

– C'est ça.

Belœil se leva.

– Verchères avait raison.

– Comment ça ? fit le blessé.

– Si nous trouvons la personne qui a le soulier,  
nous aurons votre bandit.

– C'est clair.

Verchères se leva à son tour.

Belœil déclara :

– Nous devons partir, monsieur. Je vous  
remercie infiniment.

– De rien.

– J'espère que vous vous rétablirez  
complètement.

– Merci.

Belœil et Verchères sortirent.

L'Arsène Lupin canadien paraissait soucieux.

– Une histoire singulière, murmurait-il.

– Je me demande si c'est possible qu'il existe  
des personnes aussi peu intelligentes que ce Des  
Marais. Tu avoueras comme moi qu'il faut être

pas mal... poisson, pour se laisser prendre comme ça !

– Tu as raison.

– Que fais-tu maintenant ?

Belœil répondit :

– Je retourne là-bas avec des hommes.

– Pourquoi ?

– Chercher le soulier. J'emmène plusieurs hommes avec moi. Tu viens ?

– Non ! J'ai autre chose à faire.

– Bon, très bien !

Verchères tendit la main à son ami :

– Bonne chance.

– Merci.

– Tu me donneras des nouvelles.

– Bien.

Verchères sortit.

En passant il acheta un journal.

En première page, il aperçut le portrait de

monsieur Des Marais.

On demandait à toute personne qui pouvait l'identifier de se rendre au bureau de la police provinciale.

Un peu plus bas, on voyait une photographie du soulier qui manquait.

Encore là, on demandait aux personnes qui croyaient avoir trouver le soulier manquant, de se mettre en communication avec Théo Belœil, chef de l'escouade des homicides.

Verchères mit le journal dans sa poche et se dirigea vers l'hôtel Windsor.

En arrivant à l'hôtel, il alla immédiatement au bar.

– Une bière, s'il vous plaît.

– Bien, monsieur.

Il n'y avait presque pas de monde.

Verchères se mit à boire sa consommation.

Il sortit son journal de sa poche et le déplia.

À un moment où le barman passait près de lui, il l'appela :

– Hé l’ami !  
– Oui.  
– Vous connaissez cet homme-là, il est supposé être venu ici hier ?

Le barman regarda la photographie :

– Non, je ne l’ai pas vu. Il était peut-être assis à une des tables. Ce doit être un waiter qui l’a servi.

– C’est probable.  
– Est-ce quelque chose d’important ?  
– Assez ! On a tenté d’assassiner cet homme.  
– Quoi !  
– Parfaitement.  
– Vous... vous êtes détective ?  
– Non, je me nomme Guy Verchères.  
– Guy Verchères.  
– Oui, j’enquête dans cette affaire.

Le barman prit le journal.

– Je veux bien vous être utile, monsieur Verchères, je vais interroger les waiters.

– Merci bien.

Le barman s'éloigna.

Il fut une dizaine de minutes absent.

Lorsqu'il revint, il était accompagné d'un jeune homme.

– Monsieur Verchères...

– Oui.

– Ce waiter se souvient de votre homme !

– Ah !

Verchères se tourna vers le jeune homme.

– Vous l'avez servi ?

– Oui.

– Est-il resté longtemps ?

– Il a changé de table.

– Comment cela ?

– Après qu'il fut entré, deux jeunes filles vinrent s'installer à une table voisine.

– Deux jeunes filles ?

– Oui.

– Ensuite.

– L’homme leur a fait de la façon, semble-t-il.

Les jeunes filles, des inconnues ici, étaient du genre de celles que vous devez avoir entendu parler. Elles firent un petit signe à votre homme qui alla les rejoindre à leur table. Ils causèrent durant quelques minutes, puis ils sortirent tous les trois.

– Quelle heure était-il ?

– Vers une heure, je crois.

– Vous n’avez jamais vu ces jeunes filles auparavant ?

– Non. D’ailleurs l’hôtel ne tolère jamais de ces genres de filles ici. Mais c’étaient des inconnues. Je n’ai pas osé intervenir. Il se pouvait très bien que ce fussent des amies de l’homme.

– Vous avez raison. Pouvez-vous me décrire les jeunes filles.

– Il y en avait une grande blonde, peinturlurée jusque là. Elle pouvait avoir trente ans. L’autre était beaucoup plus jeune et plus jolie. Elle était brune. Elle semblait plus timide que la blonde et

ne parlait pas beaucoup... vous comprenez, une novice.

— Je sais, fit Verchères.

Il se leva.

Il mit la main dans sa poche et sortit un dollar.

— Tenez, voici pour vous.

Il en remit aussi un au barman.

— Merci bien.

— Au revoir messieurs, et merci pour vos renseignements.

Verchères partit.

Mais que veut dire ceci ?

Des Marais avoue avoir rencontré deux personnes, un homme et une femme et voilà que Verchères apprend à l'hôtel que deux femmes ont parlé à Des Marais ?

Le malade aurait-il menti ?

# V

Malgré de longues recherches dans les champs environnants le lieu de l'attentat, Belœil et ses hommes n'avaient pu retrouver le soulier perdu.

Belœil entra en ville vers une heure.

Il alla dîner puis se rendit à son bureau.

En entrant, il eut une curieuse de surprise.

Le plancher de son bureau était pratiquement rempli de souliers de toutes sortes.

Belœil appela sa secrétaire :

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

– Mais des souliers...

– Des souliers, des souliers... je le vois aussi bien que vous. Qui a apporté cela ?

– Mais toutes sortes de personnes. C'est à propos de l'annonce que vous avez fait paraître dans le journal.

— Ah bon, je comprends. Je vous remercie mademoiselle.

La secrétaire partit.

Belœil se mit en frais d'examiner les souliers.

Il y en avait quatre-vingt-douze en tout.

À trois heures et trente, il achevait.

On frappa à la porte de son bureau.

— Qui.

La secrétaire entra :

— Monsieur Verchères est ici.

— Faites entrer !

Guy apparut.

Il s'arrêta net dans la pile de souliers.

— Mon Dieu !

Puis il se mit à rire.

— Est-ce là le résultat de ton annonce ?

— Parfaitement.

— J'espère au moins que tu as trouvé le bon soulier ?

- Du tout. Et il en arrive à toutes les heures.
- Et là-bas, vos recherches ?
- Rien, absolument rien.

Verchères déclara :

- Eh bien moi, je n'ai pas perdu de temps !
- Comment ça ?

Guy lui raconta sa visite à l'hôtel Windsor.

Belœil était surpris :

- Qu'est-ce que c'est que cette histoire des deux filles.
- C'est très clair, dit Verchères. Des Marais nous a menti.
- Comment ça ?
- Tu ne comprends donc pas... un homme marié ayant un enfant... il n'était pas pour dire la vérité.

Belœil était songeur.

Verchères continua :

- Il a préféré inventer cette histoire d'amis. Ce qui s'est passé exactement, eh bien, c'est que Des

Maraïs a voulu flirter. Il est tombé sur des filles comme ça. Elles avaient une automobile, elles l'ont emmené avec elles et lui ont fait son affaire.

– Mais le soulier ?

– Justement. On ne prend jamais de chances avec des filles comme celles-là. C'est pourquoi Des Maraïs avait caché ses valeurs dans son soulier, gardant sur lui le strict nécessaire.

– J'avoue que ton histoire est beaucoup plus plausible que la sienne.

– Parce que c'est la vérité.

– Probablement. Demain, j'irai de nouveau à l'hôpital interroger Des Maraïs.

La secrétaire entra avec de nouveaux souliers,

– En voici d'autres monsieur.

– Merci.

Elle vint pour sortir.

– Un instant, mademoiselle.

– Oui, monsieur Belœil.

– J'aimerais me débarrasser de ces souliers.

— Je vais appeler pour qu'on vienne les chercher.

— Très bien.

Elle sortit.

Verchères se leva :

— Pour moi Théo, cette annonce ne nous apportera que de l'ouvrage inutile.

— C'est ce que je crois,

— Une chose est positive. Les deux jeunes filles sont partis avec le soulier.

— Oui.

— Mais elles ne l'ont certainement pas gardé.

— Je ne crois pas.

— Suppose que tu as un soulier dont tu veux te débarrasser. Que ferais-tu ?

Belœil hésita.

Verchères reprit :

— En plus, tu sais que ce soulier est recherché par la police...

— Eh bien, je crois tout simplement que je le

mettrais dans les vidanges pour qu'il soit ramassé et brûlé.

— Pas mal. Mais pourquoi ne pas le brûler toi-même ?

— Parce qu'il resterait quelque chose du soulier qui pourrait attirer l'attention de la police. Et de plus, le caoutchouc, quelle senteur.

— Eh bien, Belœil, tu as raison. Et c'est probablement ce que les jeunes filles ont fait.

— Quoi ?

— Jeter le soulier aux vidanges.

— Alors...

— Donne des ordres en conséquences aux collecteurs.

— Tu crois que ça peut rapporter quelque chose ?

— Plus que ton annonce dans le journal.

— Eh bien, c'est ce que je vais faire. Demander la coopération de la ville.

— Oui, car il faut mettre la main sur ces deux jeunes filles, car autrement, elles feront d'autres

victimes... surtout qu'il paraît qu'une des deux est une véritable beauté.

— Si nous trouvons le soulier, j'ai idée que ça ne tardera pas.

— Moi aussi.

Belœil appela la ville de Montréal.

Il demanda le chef de Police.

Ce dernier lui offrit aussitôt son entière coopération

Des ordres furent donnés aux vidangeurs de rapporter tous les souliers qu'ils trouveraient.

Verchères pensait bien que cette manœuvre allait remporter du succès.

Dès le lendemain, Belœil reçut d'autres souliers.

Mais encore là, il ne trouva pas le bon.

Vers dix heures, le téléphone sonna :

— Allô ?

— Monsieur Belœil ?

— C'est moi.

- Ici le docteur Martin.
  - Bonjour docteur. J'allais justement vous appeler, j'ai d'autres renseignements à demander à Des Marais.
  - Je regrette.
  - Je ne puis le voir ?
  - Vous ne pourrez jamais lui poser de questions ?
  - Voulez-vous dire que...
  - Des Marais est mort la nuit dernière.
  - Ah ! Bon... merci docteur.
- Beloeil raccrocha.
- Tout se tournait contre lui.
- Et maintenant, c'étaient des criminels qu'il devait rechercher.
- Comment tout cela tournera-t-il ?

## VI

Il était neuf heures du soir lorsqu'on sonna à la porte de l'appartement de Guy Verchères.

Guy était seul.

Il se leva et alla ouvrir.

Il aperçut un petit vieux, la barbe longue et les habits en guenilles.

– Monsieur.

– J'veux voir Guy Verchères, déclara le bonhomme.

– C'est moi monsieur.

– J'voudrais vous parler.

– Très bien, entrez.

Il fit passer le bonhomme dans la petite pièce qui lui servait de bureau.

– Asseyez-vous !

– Merci.

L'homme tenait un paquet sous le bras.

Il s'assit et mit son paquet sur ses genoux.

– Alors que puis-je faire pour vous ? demanda Guy.

– Eh bien... j'veulais pas aller voir la police.

– À propos de quoi ?

– J'ai déjà eu quelque chose avec eux autres.

– Oui, mais pourquoi vouliez voir la police ?

– Ben voyez-vous, j'suis « guénillou ».

J'passe de bonne heure le matin dans les ruelles pis j'fouille dans les poubelles. Quand j'trouve quelque chose de pas pire, j'le ramasse pis j'le vends.

– Oui, oui.

– Eh ben c'est à propos de souliers...

– Les souliers ?

– Oui, l'homme qui a été tué et qui a perdu un soulier brun pâle, grandeur huit, assez neuf...

– Ensuite ?

— J'ai trouvé trois souliers bruns pâles  
grandeur huit et assez neufs.

Verchères pensa que le bonhomme était  
encore assez intelligent. Il était bien renseigné sur  
la nature du soulier.

Il se souvenait avoir vu des souliers noirs que  
des imbéciles avaient fait parvenir à Belœil.

— Montrez-moi-les...

Le petit vieux mit la main sur son paquet.

— Une minute...

— Quoi ?

— Vous savez que ces souliers-là j'peux les  
vendre cinquante cents...

— C'est vrai.

— Oui.

— Eh bien, si vous avez le bon soulier, je vous  
donnerai deux dollars pour.

— Deux ?

— Oui.

Le bonhomme ne se fit pas prier.

Il défit son paquet.

Il en sortit trois souliers presque semblable.

— Tenez.

Il remit les trois souliers à Verchères.

Celui-ci les examina attentivement.

Le premier, il le mit de côté.

Mais en examinant le deuxième...

— C'est celui-là.

Le bonhomme sautait de joie :

— Vous êtes sûr ?

— Oui.

— Alors le deux piastres...

— Une minute, il faut que vous gagniez votre argent.

— Comment ça ?... c'est le bon soulier...

— Je sais, mais je veux savoir d'où il vient.

Le bonhomme se leva.

— Je l'ai trouvé dans les vidanges de l'hôtel Central.

- L'hôtel Central ?
- Oui.
- Vous êtes certain...

– Oui, oui, je ne puis me tromper.

Verchères mit la main dans sa poche et sortit un billet de deux dollars.

- Tenez !
- Merci bien.

Le petit vieux tenait son papier dans sa main.

- Je peux rapporter les autres ?
- Oui, mais je garde celui-là !
- Entendu.

Il fit un paquet avec ses deux souliers.

– Je vous remercie beaucoup, monsieur Verchères.

- Est-ce que vous faites beaucoup d'argent avec votre petit commerce ?
- Assez pour manger pis m'acheter du tabac.
- Où couchez-vous ?

– Au refuge Meurling. Ça coûte pas cher et pis on est ben.

– Vous êtes heureux ?

– Oui. Y a rien que les vêtements, y sont pas mal usés... ça fait longtemps que j'ai pas ramassé quelque chose d'assez passable.

– Un instant.

Verchères alla dans sa garde-robe et prit son vieux paletot d'hiver.

Il s'en était acheté un autre l'hiver d'avant, mais le vieux était encore très propre.

– Tenez emportez ça...

– Mais...

– Prenez-le.

– J'peux pas, c'est presque du neuf.

– Non, non c'est du vieux. Prenez-le.

Les yeux du bonhomme étaient pleins d'eau.

– C'est ben vrai ce qu'on dit de vous... que vous êtes un bon yable.

Il regarda autour de lui :

– Avez-vous d'la gazette pour l'envelopper ?  
– Vous ne le mettez pas ?  
– Oh non, j'vas l'garder pour les dimanches, y est ben trop propre.

Verchères était ému.

Il alla chercher une grande feuille de papier brun et fit un beau paquet.

– Tenez !

– Merci, merci ben gros, monsieur Verchères...

Comme il venait pour sortir, Verchères lui demanda :

– Vous avez déjà eu des démêlés avec la police ?

– Oui, faut pas en parler...

– À propos de quoi ?

– Oh... je suis trop gourmand...

– Comment ça ?

– L'année passée, j'avais pas mangé depuis deux jours. J'ai volé une pinte de lait à une porte.

On m'a pris sur le fait J'ai eu quinze jours de prison.

– Ah... Il ne faut jamais voler...

– Je sais.

– Au revoir monsieur, et bonne chance.

– Merci encore, bonsoir,

Il sortit.

Verchères avait donc trouvé le soulier.

Mais il ne semblait pas heureux de sa découverte.

Il était triste.

– Pauvre vieux !

Le cas du misérable homme l'avait profondément touché.

## VII

Le lendemain Verchères se leva à neuf heures.

Après avoir pris son déjeuner, il sortit de chez lui.

Il se rendit immédiatement à l'hôtel Central.

Il avait apporté le soulier avec lui.

En entrant, il demanda au portier :

– Je voudrais voir le gérant.

– Avez-vous rendez-vous ?

– Non.

– Alors, je regrette, monsieur le gérant est occupé.

– Voulez-vous m'annoncer s'il-vous-plaît ?

– Vous allez être refusé.

– Je vous demande de m'annoncer.

– Bon, bon, votre nom ?

– Guy Verchères.

Le jeune homme décrocha le téléphone.

Soudain, il échappa l'appareil.

– Vous avez dit Guy Verchères ?

– Oui.

– Oh, alors excusez-moi, monsieur Verchères,  
ce ne sera pas long.

Le jeune homme sonna un numéro.

– Allô ?

– Monsieur Guy Verchères désirerait vous  
voir.

– Guy Verchères ?

– Oui.

– Ah bon, très bien, je l'attends.

Le jeune homme raccrocha.

– Il vous attend.

– Où se trouve son bureau ?

– Au premier. Monsieur Latreille.

– Très bien.

Verchères prit l'escalier.

Il frappa à la porte du bureau du gérant.

– Entrez !

Verchères entra.

– Monsieur Verchères, fit le gérant, se levant.

– Moi-même.

– Latreille est mon nom.

Ils se donnèrent une solide poignée de main.

– Que puis-je faire pour vous monsieur Verchères ?

– J'aurais un service à vous demander.

– Bon, asseyez-vous.

Il approcha une chaise.

Guy s'assit.

Latreille reprit :

– Je vous écoute.

– Eh bien voici. Vous avez lu dans les journaux l'histoire de l'homme qu'on a ramassé sur la route près de Boucherville ?

- Oui, je me souviens.
  - Cet homme a probablement été tué par deux jeunes filles.
  - Ah, je croyais que...
  - Les journaux ont dit ça. Vous avez lu aussi au sujet du soulier ?
  - Oui, oui.
  - Eh bien le soulier a été retrouvé.
  - Ah ?
  - Vous ne pouvez deviner où ?
  - Ma foi ?... Parmi vos déchets.
- Latreille se leva :
- Quoi ? qu'est-ce que vous dites... le soulier a été retrouvé dans les déchets de l'hôtel ?
  - Oui. Dans la ruelle.
  - Osez-vous insinuer que nous...
  - Asseyez-vous, monsieur Latreille, vous vous trompez complètement sur mes intentions.
  - Comment ça ?
  - Asseyez-vous.

Le gérant reprit sa place.

Verchères lui posa une question :

– Pourquoi pensez-vous que nous avons retrouvé ce soulier dans vos boîtes à vidanges ?

– Mais parce que quelqu'un l'y a jeté.

– Parfait. Maintenant qui peut l'avoir jeté ?

– Mon Dieu bien du monde, tout le personnel et tous les clients de l'hôtel ont pu jeter ce soulier.

– Là, vous faites erreur. Seules les deux jeunes filles qui sont coupables du meurtre, ont pu apporter ce soulier ici.

– Que voulez-vous dire ?

– Il est probable qu'après leur crime, ces filles sont venues ici et se sont débarrassées du soulier comprometteur.

– Elles ont peut-être couché ici ?

– Peut-être.

Le gérant décrocha son téléphone.

Il signala un chiffre.

– Allô ?  
– Latreille qui parle. Voulez-vous m'apporter le registre ?

– Oui.

Quelques secondes plus tard, un homme paraissait avec le livre des registres.

Il le remit à Latreille.

– Merci.

Le messager sortit.

Latreille ouvrit le livre.

– Ça remonte à...

– 3 jours.

– Bon.

Il se mit à feuilleter le cahier.

Tout à coup, il s'écria :

– Oui, oui, nous avons le nom de deux jeunes filles.

– Ah !

– Elles se sont enregistrées vers deux heures de l'après midi.

Verchères se souvint qu'elles avaient quitté l'hôtel Windsor vers une heure.

— Ce doit être ça !

— Elles ont signé : Pauline Venne et Carol Mathieu.

— Ça n'a pas d'importance, ce sont des noms d'emprunt probablement.

Il réfléchit.

— Donc elles sont arrivées à deux heures ?

— Oui.

— Elles ont dû aller prendre quelques consommations.

— C'est probable.

— Combien avez-vous d'employés au bar.

— Un seul waiter et le commis.

— Puis-je questionner le waiter ?

— Certainement.

Latreille fit demander le waiter.

Celui-ci était un homme d'une trentaine d'années.

Latreille lui présenta Guy Verchères.

– Il a quelques questions à vous poser.

– Très bien.

Verchères mit la main dans sa poche et sortit la photo de Des Marais qui avait paru sur le journal.

– Connaissez-vous cet homme ?

Le waiter prit la photo.

Il l'examina.

Verchères reprit :

– Il serait venu ici, il y a environ trois jours, avec deux jeunes filles... une blonde, trente ans... et une petit brune, très jolie, dans la vingtaine à peine.

Le waiter sursauta :

– Oh, maintenant que vous me parlez des jeunes filles, je me souviens très bien.

– Vous avez vu cet homme ?

– Oui.

– Il était avec elles ?

- Oui. Les jeunes filles ont pris une chambre pour la nuit, puis après avoir absorbé quelques consommations, elles ont quitté l'hôtel vers six heures trente.
- Sont-elles revenues ?
- Oui. Je les ai vues arriver vers neuf heures.
- Seules ?
- Oui.
- Vous ne pouvez pas me dire où elles sont allées entre six heures et neuf heures ?
- Non. Je sais qu'elles sont parties en voiture, c'est tout.
- Comment savez-vous qu'elles sont parties en voiture ?
- Je les ai reconduites jusqu'à l'automobile.
- Ah ! .
- La figure de Verchères s'illumina.
- Vous pouvez me donner une description de cette voiture ?
- Oui. C'est un Chevrolet bleu pâle, 1947.

L'aile droit est peinturé de rouge à cause probablement d'un accident qu'elles ont eu récemment.

- Autre particularité ?
- Je sais que le numéro de la licence contient trois zéros.

Verchères se leva :

– Messieurs, vous venez de rendre un fier service à la justice.

– Vous croyez que ça peut vous aider ?  
– Avec ça, nous retrouverons certainement nos gonzelles.

– Eh bien tant mieux.  
– Au revoir messieurs.  
– Au revoir monsieur Verchères.

L'Arsène Lupin canadien français était heureux.

Enfin, il savait quelque chose.

Il pouvait suivre une piste.

Jusqu'où le mènera cette piste ?

Retrouvera-t-il les deux jeunes filles ?

## VIII

Guy entra dans le bureau de Belœil, l'air vainqueur.

– Et puis Théo ?

– Quoi ?

– Où en es-tu rendu dans ton enquête ?

– Je cherche... je fouille dans les souliers, je ne suis pas plus avancé qu'avant.

Verchères s'assit :

– Eh bien moi, mon cher, j'ai de grandes nouvelles.

– Comment, cela ?

– Si tu veux m'aider, nous mettrons la main sur l'assassin d'ici quelques heures.

– Explique-toi.

– Tout d'abord, j'ai le soulier.

Belœil bondit.

– Quoi ?

– Je te dit que j'ai le soulier...

Verchères le sortit de sa poche de paletot et le donna à Belœil.

– Tiens.

L'autre le regarda un peu sceptique.

Mais il dut avouer :

– C'est vrai... c'est bien lui. Mais comment se fait-il ?

– Je vais t'expliquer...

Verchères lui raconta la visite du quêteux.

– Avoue, que tu as été chanceux, finit Belœil.

– Je ne le nie pas. Mais l'important c'est d'avoir le soulier et nous l'avons.

– Je suppose que tu es allé à l'hôtel ?

Verchères sourit :

– Tu as deviné juste, tu en regagnes. Je suis allé à l'hôtel et je possède une description assez complète de la voiture des jeunes filles,

— Ah !...

— Nous allons faire surveiller les routes.

— En plein ça.

Verchères lui donna une description de l'automobile.

Belœil prit son téléphone et transmit des ordres partout.

L'entrée des principaux ponts de l'île furent gardés.

On inspectait toutes voitures pouvant concorder quelque peu avec celle des voleuses.

Les journaux avaient publié la nouvelle en première page.

Vers cinq heures du soir, Belœil reçut un téléphone.

— Allô ?

— Oui.

— Ici l'hôtel Laprairie.

— Oui.

— Nous avons vu une voiture semblable à celle

que vous avez décrite dans le journal.

— Quand ?

— Ce matin. Deux jeunes filles sont descendues pour manger.

— Deux jeunes filles ?

— Oui, une brune et une blonde.

Belœil bondit :

— C'est ça ! Vous ne savez pas où elles sont allées ?

— Non.

— Merci quand même.

Il raccrocha.

Verchères était toujours près de lui.

Les deux hommes attendaient les nouvelles avec impatience.

— Nous savons du moins de quel côté elles sont allées.

— Oui. Je vais donner des ordres de surveiller cette partie de la province.

Belœil décrocha l'appareil téléphonique.

Il donna des ordres en conséquence.

Vers huit heures, le téléphone résonna à nouveau.

— Allô !

— Monsieur Belœil ?

— Oui.

— Ici le sergent Fortin.

— Je crois avoir repéré vos deux oiseaux.

— Quoi ?

— J'ai vu la voiture, je suis persuadé que c'est elle.

— Mais où ?

— Elle est arrêtée à l'arrière d'un petit camp, quelques milles passés Laprairie, sur la route de Saint-Jean.

— Eh bien, surveillez l'endroit, j'accours.

— Très bien.

Belœil raccrocha.

— Très bien. Nous les avons.

— Allons-y.

Belœil donna un ordre.

Quelques minutes plus tard, deux voitures de la police partaient à pleine vitesse.

Dans une se trouvaient Belœil et Verchères et dans l'autre, quatre détectives armés jusqu'aux dents.

Sirène ouverte, les deux voitures se faisaient un chemin dans le trafic.

Sans trop perdre de temps, ils atteignirent le pont Jacques-Cartier.

Là, le trafic était moins intense.

Les voitures filaient entre quatre-vingt et quatre-vingt-dix milles à l'heure.

Bientôt, ils aperçurent les lumières de Laprairie.

— Nous approchons, encore quelques milles.

Ils arrêtèrent le bruit des sirènes.

Ils traversèrent la petite ville de Laprairie et prirent la route de Saint-Jean.

Ils allaient maintenant tranquillement et regardaient toutes les maisons.

– Regarde, s'écria Belœil.

Dans le milieu de la rue, un policier provincial leur faisait signe.

Verchères montra une maisonnette du doigt.

– Ce doit être là.

Les voitures stoppèrent.

Belœil, Verchères et les autres hommes descendirent.

Une voiture était arrêtée derrière le camp.

Verchères l'examina.

– Chevrolet 1947, bleu pâle, l'aile d'en avant dépeinturée, et le numéro de licence : 100402. Il n'y a pas d'erreur, c'est bien ça.

Belœil fit placer des hommes autour de la maison.

Verchères déclara :

– Je vais entrer.

– Toi ?

– Mais oui. Il ne faut pas défoncer ou tirer sur elles comme ça ! Si on faisait erreur.

– Tu as raison. Je t'accompagne.

– C'est préférable que j'y aille seul.

– Bon.

– Si elles tirent sur moi, eh bien tant pis. La population a besoin de toi Théo, ne l'oublie pas. Tu es le chef de l'escouade provincial des homicides.

Verchères s'éloigna.

Belœil se demandait si l'Arsène Lupin canadien avait voulu rire de lui ou bien le complimenter.

Verchères frappa à la porte.

Il n'eut pas de réponse.

Il frappa une seconde fois.

Il entendit un bruit de pas.

Une voix de femme demanda :

– Qui est là ?

Verchères tressaillit :

Une voix de femme :

– Ouvrez-moi, cria-t-il.

– Pourquoi ?

– Ouvrez !

Il entendit tourner la clef dans la serrure.

La porte s'ouvrit lentement.

Une jeune fille vêtue d'un déshabillé passa la tête.

Elle était brune et très jolie.

Verchères sortit son revolver et mit son pied dans l'embrasure de la porte.

– Mademoiselle, vous et votre amie allez mettre vos manteaux et me suivre immédiatement.

– Pourquoi ?

– Vous êtes recherchées pour le meurtre d'un dénommé Des Marais.

Tout à coup, quelqu'un poussa la jeune fille en arrière.

Une autre femme, une blonde, environ trente ans, apparut cigarette aux lèvres.

– Allô ? Qu'est-ce que tu veux ?

– Je vous dis de passer vos manteaux et de me suivre.

– Tu n'entres pas un peu... Je connais ton truc, tu veux nous emmener avec toi, nous deux pauvres jeunes filles sans défense. Tu nous trouves jolies ?

– N'essayez pas de m'enjôler. Venez !

– Entre donc, tu auras du plaisir. Nous avons de la boisson !

– Pour la dernière fois, dit Verchères, je vous ordonne de me suivre.

– Bon, bon, très bien. Mais nous sommes deux, ne l'oublie pas. Si tu essayes de nous attaquer nous pouvons nous défendre.

Elle entra.

Verchères avait ouvert la porte.

La plus jeune avait déjà mis son manteau.

L'autre le prit et passa une manche.

Verchères la surveillait.

Tout à coup, il vit briller quelque chose dans l'autre main.

Vivement, il fit un pas de côté.

Il était temps.

Un poignard passa à deux pouces de sa tête.

— Regrettable, la blonde, mais tu m'as manqué.

Verchères cria :

— Belœil ?

Le gros Théo accourut avec deux hommes.

— Voilà tes oiseaux. Elle a tenté de me tuer, dit Verchères en désignant la blonde du doigt.

Ils firent monter les jeunes filles dans deux voitures différentes.

L'affaire n'était pas encore finie.

Il fallait des preuves, il fallait retrouver le jonc en or et de plus il fallait savoir laquelle des deux était la meurtrière.

Belœil laissa des hommes au camp, avec l'ordre de fouiller chaque pièce de fonds en comble.

Puis les deux voitures reprirent leur route vers

Montréal.

On enferma les jeunes filles à la prison des femmes, dans deux cellules différentes.

Verchères retourna dans le bureau de Belœil.

– Il va falloir les faire parler, dit Verchères.

– La matrone va les fouiller, j'espère qu'elle retrouvera le jonc en or. À moins qu'elle ne l'aient vendu.

– Je ne crois pas, pas si tôt.

– Il ne nous reste qu'à attendre.

Une heure plus tard, ils recevaient un téléphone de la prison.

– Monsieur Belœil ?

– Oui.

– Madame Carignan.

– Oui, madame.

– J'ai retrouvé le jonc.

– Où ?

– Sur la blonde.

– Tant mieux.

– Il était bien dissimulé, j'ai été chanceuse de le trouver.

– J'accours à la prison. Je veux les questionner.

En route vers la prison, Verchères déclara :

– Tout indique que la blonde est la coupable.

– Je le crois.

– La plus jeune n'est mêlée à l'affaire que parce qu'elle accompagnait la blonde.

– Probablement.

– Nous devrions commencer par la brune.

Pour moi, nous avons plus de chance de la faire parler.

Aussi, rendus à la prison, les deux hommes se dirigèrent vers la cellule où on avait enfermé la plus jeune des voleuses.

– Votre nom mademoiselle ? demanda Belœil.

– Pauline Venne.

– Quel âge avez-vous ?

Elle baissa la tête.

– 19 ans.

Verchères prit la parole :

– Savez-vous que vous êtes dans de beaux draps. Une jeune fille de 19 ans. Et dire que c'est vous qui avez entraîné votre compagne au crime.

– Moi ?

– Certainement. Votre amie nous a tout raconté.

– Tout raconté ! Mais voyons, c'est fou... je n'ai rien fait.

– Ce n'est pas ce qu'elle a dit.

– Je le savais qu'elle m'accuserait. Mais je vous jure que je n'ai rien fait. Je l'accompagnais à l'hôtel Windsor lorsque nous avons rencontré le type. Carol a flirté avec lui. Je pensais qu'elle voulait sortir. Des Marais nous a payé la traite tout l'après-midi. Puis Carol m'a dit :

– Si nous allions faire un tour d'automobile, il est encore très tôt.

– Je ne connaissais pas son idée et j'acceptai. Elle me fit prendre la route de Longueuil.

Carol était assise à l'arrière avec Des Marais. Soudain, j'entendis un cri de douleur. Carol me cria :

– Arrête !

J'obéis et me retournai :

– Qu'est-ce qu'il y a ?

Des Marais était penché et semblait sans connaissance.

Carol tenait un couteau dans sa main.

– Tu as vu le jonc en or ?

– Oui. J'étais atterré.

– Mais Carol, tu l'as blessé !

– Ne sois pas si sensible, et aide-moi. Il a caché son jonc quelque part.

Alors la peur me prit.

Si la police nous voyait, je serais aussi coupable qu'elle.

Je décidai de l'aider pour en finir au plus tôt.

Nous avons enfin trouvé le jonc dans le soulier.

Nous sommes parties avec le soulier et sommes revenues à l'hôtel Royal.

Belœil et Verchères avaient écouté en silence.

Ils savaient maintenant toute la vérité.

Ils se levèrent.

Verchères déclara :

– Mademoiselle, je crois que votre histoire est vérifique. Vous bénéficierez probablement de la clémence de la cour.

– Merci.

– Mais pourquoi ne pas gagner votre vie honnêtement comme toutes jeunes filles ?... Pourquoi vous traîner ainsi dans la boue en sortant avec tous et chacun. Vous êtes encore jeune, vous pouvez refaire votre vie. À dix-neuf ans, la vie ne fait que commencer.

Pauline avait baissé la tête.

Elle leva le regard sur Verchères.

Deux larmes coulèrent sur ses joues :

– Je n'oublierai jamais vos bonnes paroles.

– Je l'espère.

Ils sortirent et se dirigèrent vers l'autre cellule où se trouvait enfermée Carol, la blonde.

– Bonsoir Carol !

Elle leva les yeux :

– Qu'est-ce que vous me voulez ? fit-elle  
brutalement

– Oh, pas grand-chose. Simplement vous dire  
que votre amie Pauline nous a tout raconté.

– Et puis après ?... qu'espérez-vous ? que je  
vous dise que c'est la vérité.

– Peut-être.

– Puisqu'elle a parlé. Vous faut-il que toute la  
ville vienne vous dire que c'est vrai ? Sacrez-moé  
donc patience.

Belœil et Verchères n'insistèrent pas.

Quelques minutes plus tard, Belœil laissait  
Verchères à la porte de son domicile.

## Épilogue

Le procès des deux jeunes filles commença deux semaines plus tard.

La salle était remplie de monde.

L'affaire était connue du public qui en avait suivi les moindres péripéties dans les journaux.

Carol Mathieu s'était choisi un bon avocat.

Ce dernier implora la clémence du juré en déclarant que la jeune fille, orpheline depuis l'âge de quatre ans, n'avait été recueillie par personne.

Elle avait dû se débrouiller dans la vie.

Sans amis, sans parents, elle en était arrivée à voler pour manger.

— Et puis, dit-il, dans cette affaire, il faut aussi regarder la culpabilité de la victime. C'est lui qui a rejoint les jeunes filles. Il a accepté de sortir avec elles. Que voulait-il faire ?... Rien ne nous le dit. Si Des Marais avait su tenir sa place, il

n'aurait pas tenté Carol. Jamais cette pauvre jeune fille n'aurait commis ce meurtre.

Puis, vint le tour de Pauline, la brune.

L'enquête ne fut pas longue.

Il était clair que la jeune fille avait été attirée par Carol.

Enfin l'avocat de la couronne prit la parole.

Il déclara :

— Vous ne devez avoir aucune pitié pour cette Carol. Nous vous avons prouvé qu'elle a tué de sang froid. Son amie a témoigné contre elle. De plus, elle a tenté d'assassiner un homme qui est un bienfaiteur pour notre ville, Guy Verchères. De plus, combien y a-t-il d'orphelines à Montréal ? Un grand nombre. Combien de mauvaises filles parmi ces orphelines ? Un très petit nombre. Est-ce parce que cette jeune fille est orpheline qu'elle a le droit de tuer ? Est-ce parce qu'elle est orpheline qu'elle a le droit de voler ? Est-ce parce qu'elle est orpheline qu'elle a le droit d'entraîner et de corrompre une jeune fille de dix-neuf ans. Je vous demande, messieurs,

d'être très sévères dans votre verdict. Carol ne mérite pas la clémence de la cour.

Le jury sortit.

Il fut une demi-heure absent.

Lorsqu'il revint, ce fut un silence général dans la salle.

Le président se leva :

– Monsieur le juge, après avoir mûrement réfléchi, les membres du jury rendent le verdict suivant.

Pauline Venne n'est qu'une pauvre victime dans cette affaire et nous la déclarons innocente.

Carol Mathieu est déclarée coupable du meurtre d'Édouard Des Marais. Mais vu la culpabilité de la victime, qui lui-même s'est jeté dans les griffes du loup, vu la pauvre vie qu'a menée jusqu'ici l'accusée en question, nous la recommandons à la clémence de la cour.

Le juge se leva :

– Messieurs du jury, vous venez de faire votre devoir en jugeant selon votre conscience le cas

des deux accusées.

Il se tourna vers Pauline Venne.

— Mademoiselle, vous êtes libre, j'espère que vous marcherez droit désormais et que vous ne vous laisserez pas entraînée par d'autres compagnes comme mademoiselle Mathieu.

Puis regardant Carol :

— Vous, mademoiselle, vous pouvez être heureuse que les membres du jury vous recommandent à ma clémence. Je n'aurais eu aucune pitié pour vous. Vous méritez la corde. Je n'ai pas à discuter le verdict des jurés. Je vous condamne à vingt-cinq ans de prison.

Il y eut un court silence :

— Avant de terminer cette affaire, je tiens à féliciter publiquement monsieur Guy Verchères qui a apporté son concours pour l'éclaircissement de cette affaire. Lui et la police ont été merveilleux. Comme indice, ils n'avaient qu'un soulier... un soulier perdu. Quatre jours plus tard, le coupable est remis entre les mains de la justice.

Encore une fois, monsieur Verchères, je vous  
remercie de votre merveilleux travail.



Cet ouvrage est le 604<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Littérature québécoise*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.